

PORTRAIT D'UN ENFANT DU GRAND SIÈCLE

par Sébastien Fumaroli

« Ça faisait partie de l'éducation et c'est comme cela que j'ai pris l'habitude d'aller au Louvre » : à la Libération, Jean-Claude Garreta a 10 ans et, mieux qu'un ticket de rationnement, son père lui offre la carte des Amis du Louvre.



L'un de ses premiers souvenirs : l'émotion suscitée par le retour en 1945 de la *Victoire de Samothrace*, en haut de l'escalier, à sa place, unique, qui inaugure le rapatriement des chefs-d'œuvre au musée. Avec son père, il visite les premières grandes expositions organisées au lendemain de la guerre par la Réunion des musées nationaux au Petit Palais. Les Amis du Louvre y ont leur jour. C'est en 1947 les « Trésors de Vienne », en 1951 les « Chefs-d'œuvre des musées de Berlin ». L'art participe à sa manière à la renaissance de l'Europe des Monnet et Schuman.

Ancien élève du lycée Henri-IV et de l'École des chartes, Jean-Claude Garreta a repoussé la carrière d'historien d'art pour se consacrer aux livres, devenir bibliothécaire et occuper cette place des humbles, celle d'intermédiaire entre le livre et le lecteur. La science bibliographique des

répertoires est son métier, et il vous en parle comme les philosophes du XVIII^e siècle parlaient d'astronomie, avec ce bon ton de l'artisan et de l'amateur qui fait de toute science une école de l'homme. Mais Jean-Claude Garreta reconnaît bien volontiers qu'il aurait très bien pu être candidat à la succession de son maître Jean Adhémar qui lui a donné le goût de la gravure, l'illustre conservateur en chef du cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale – et dernier directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* –, qui lui a donné le goût de la gravure.

Avant de diriger la bibliothèque de l'Arsenal à Paris dans les années 1980-1990, Jean-Claude Garreta fut nommé à la bibliothèque de Dijon, sise dans l'ancien collège des Jésuites où ont été élèves Bossuet et Buffon. On ne pouvait être mieux loti, dans cette autre capitale de France. Les mânes

des anciens professeurs jésuites, enterrés dans la crypte de la chapelle, datant du grand siècle ont sûrement veillé au destin de ce jeune amateur d'art à la nature impétueuse qui se forma à l'école buissonnière du Paris des années 1950 : c'est ce qu'on appelle être en « odeur de sainteté ».

Deux expositions phare de la IV^e République à l'Orangerie ont eu en effet un impact décisif sur son goût personnel : « Portrait français, de Watteau à David » organisée en 1951 par Germain Bazin, le conservateur en chef des Peintures au Louvre, et « Philippe de Champaigne » en 1957 réalisée par Bernard Dorival, le directeur du musée d'Art moderne de Paris, spécialiste de la nouvelle École de Paris des Bazaine, Estève et Manessier. Deux révélations : celle du portrait d'abord qui deviendra sa passion – il aurait rêvé d'écrire un répertoire iconographique de la tapisserie pour satisfaire son goût des portraits anonymes ; celle du XVII^e siècle ensuite, étrange mélange de jeunesse et de modernité qui deviendra le signe de distinction du goût de toute une génération d'après-guerre. « C'est le sujet d'une œuvre qui prime pour moi, explique Jean-Claude Garreta. D'abord le sujet, puis après j'apprécie le faire. En ce sens on dira que je suis conservateur... »

Au Louvre, le tableau préféré de son père était le *Portrait de Baldassare Castiglione* par Raphaël qu'il venait voir plusieurs fois par an dans la Grande Galerie. Lui affectionne particulièrement celui qui ouvre les salles de l'École française : le *Portrait de François Mansard et Claude Perrault* par Champaigne, son peintre préféré pour la qualité de ses sujets et sa puissance psychologique. « Mais je vous le dis tout de suite : le plus beau tableau du monde n'est pas au musée du Louvre. Il est à Berlin, c'est *l'Enseigne de Gersaint*. Le XVIII^e siècle était mon siècle de prédilection jusqu'à ce que je comprenne que c'est le XVII^e le plus grand. Watteau est à la charnière et *l'Enseigne de Gersaint*, je ne saurais pas l'expliquer, est encore marqué par cet esprit du XVII^e siècle. » On ne saurait mieux résumer le raffinement ondoyant et divers des classiques du goût français que Jean-Claude Garreta a retrouvé intact ces jours-ci au Louvre dans les gris, blanc, et blanc cassé de la création contemporaine de l'escalier Lefuel par François Morellet, son aîné et frère d'âme d'une jeunesse éternelle.

Ci-dessous
Jean Antoine Watteau
(1684-1721)
L'Enseigne, dit L'Enseigne de Gersaint, 1720, huile sur toile,
163 x 308 cm. Coll. Stiftung
Preussische Schlösser
und Gärten Berlin, Schloss
Charlottenburg, Berlin.



Jean-Claude Garreta photographié par Cecil Mathieu devant le *Portrait de deux hommes* dit autrefois *Portrait de François Mansard et Claude Perrault*, attribué à Philippe de Champaigne (1602-1674). Aile Sully, 2^e étage, salle 19.